

Fig. 1. Les Cigognes blanches reintroduites à la Réserve ornithologique du Zwin (Knokke-Belgique). Photo: Pierre Didier/WWF.

#### L'EXTERMINATION DU RHINOCÉROS NOIR EN TANZANIE

Il subsiste actuellement cinq espèces de rhinocéros, toutes menacées d'extinction à brève échéance par suite d'un braconnage intensif. Ce braconnage, qui paraît parfaitement structuré et organisé, tire son origine des vertus attribuées depuis toujours à tous les éléments du corps de ces animaux, et plus spécialement à leurs cornes; ces vertus seraient nombreuses, et la plus goûtée d'entre elles est de constituer un aphrodisiaque qui serait particulièrement puissant; ceci n'a bien entendu jamais été vérifié scientifiquement. Un commerce très florissant ne s'en est pas moins développé au siècle dernier, dont le premier résultat a été l'anéantissement quasi total des trois espèces asiatiques. Quelques spécimens en ont été péniblement sauvegardés dans des réserves naturelles où ils doivent être constamment défendus contre un braconnage persistant; d'après nos propres renseignements une carcasse de rhinocéros signalée en Indochine en 1970 rapportait

à son 'découvreur' la valeur de deux automobiles 'Cadillac' neuves. On a parlé de cornes vendues pour leur poids d'or... La misère endémique n'a fait qu'encourager le massacre, que ne pouvait limiter la vénalité de certains garde-chasses. En fait il semble que ce soit surtout le danger d'affronter à bout portant un tigre en jungle qui ait permis de sauvegarder quelques individus.

Les deux espèces africaines chassées intensivement dès les débuts de la colonisation, ont bénéficié dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle de strictes mesures de protection qui se sont très vite traduites par un spectaculaire accroissement des effectifs témoignant de la vitalité du groupe. Cet accroissement n'a cependant pas duré, l'affectif diminuant à nouveau sous l'effet de trois facteurs principaux:

—la chasse 'sportive'.

—la chasse 'utilitaire' ayant pour but d'éliminer la grande faune d'un territoire destiné à une prochaine mise en culture. Cette pratique fut généralisée en

Afrique du Sud, ou les rhinocéros, comme d'autres grands animaux, ne subsistent plus que dans quelques réserves. Récemment un territoire a été ainsi 'libéré' au Kenya (district de Makueni) au prix de l'extermination de plusieurs centaines de rhinocéros, et sans aucun résultat puisque les indigènes ont refusé de s'y installer. Cette méthode stupide ne peut se justifier à l'époque actuelle, alors que des techniques modernes de capture (capsules tranquillisantes entre autres) permettent de transférer les grands animaux hors des territoires où ils sont jugés indésirables.

—le braconnage, qui agit à l'encontre des lois protégeant les rhinocéros dans la plupart des pays africains, et qui vise particulièrement les parcs nationaux. C'est le braconnage qui constitue désormais la principale menace pour les deux espèces. Il faut noter que les Africains n'ont jamais attribué de propriété particulière aux restes de rhinocéros, mais que ceux-ci, sous l'effet d'influences extérieures, tendent à devenir d'importantes sources de profit dans des régions où le niveau de vie est particulièrement bas.

Des deux espèces africaines, c'est le rhinocéros noir (*Diceros bicornis*) qui compte depuis le Quaternaire récent le plus grand nombre de représentants: selon un recensement UIPN de 1960, 11 000 à 13 500 individus, mais cet effectif décline à une telle rapidité que l'inclusion dans le *Red data book* sera prochainement justifiée. Les populations actuelles comptent plusieurs centaines d'individus dans la plupart des pays qui s'étendent du Cameroun, du Tchad et du Soudan jusqu'à l'Union Sud Africaine, mais les effectifs semblent très réduits en Ethiopie, en Somalie, au Botswana et au Malawi. Plus de la moitié des représentants de l'espèce ont été décomptés sur un vaste territoire s'étendant sur le Kenya et la Tanzanie: environ 7 000 rhinocéros noirs s'y trouvaient en 1960.

Envoyé en mission pour le compte du Museum d'Histoire naturelle de Lyon, le Docteur Laurent a passé un mois dans le Massailand tansanien. Accompagné du guide Hannes Pretorius il devait se rendre dans les régions les plus riches en rhinocéros et capturer un spécimen mâle. Le 10 Octobre 1972 le camp est installé à 200 km au Sud Est d'Arusha, district de Loiboseret, à 300 km au Sud du Kilimandjaro, dans une région de plateaux et de collines. En quelques jours un échantillonnage complet de la faune de l'est-africain est rencontré. Il n'y a aucune trace de braconnage intensif pour la viande, contrairement à ce que nous avons pu observer à une échelle considérable au Mozambique, au Botswana et en Afrique occidentale. Malheureusement la situation est bien différente en ce qui concerne les rhinocéros. Une protection efficace avait entraîné, de 1930 à 1968, une

nette progression de leurs effectifs: en 1966, le docteur Laurent avait pu en rencontrer plusieurs en une seule journée de brousse, sans les avoir particulièrement recherchés. Il n'en est plus de même actuellement: le même territoire, mesurant environ 80 par 40 km, parcouru inlassablement pendant 15 jours, ne recéléait que deux rhinocéros vivants, une femelle et son petit. Cependant, le 15 octobre, le docteur Laurent et son guide suivirent deux traces fraîches qui les menèrent jusqu'à un point d'eau dont les alentours étaient jonchés d'ossements de rhinocéros, constituant un véritable cimetière. Les crânes étaient en parfait état de conservation, les cornes ayant été simplement détachées à leur base; sur certains crânes l'os nasal avait été sectionné à la hache. Au total 7 squelettes furent dénombrés. Les traces permettaient de reconstituer aisément ce qui s'était passé: les braconniers postés le soir avaient éblouis les animaux venant boire et les avaient fusillés à bout portant, récupéré les cornes et abandonné le reste des dépouilles aux charognards. Pendant une semaine le docteur Laurent et son guide ont parcouru la brousse, découvrant parfois quelques traces sans apercevoir jamais un rhinocéros vivant.

Le 23 Octobre il installèrent leur camp à 300 km au Nord Ouest du Kilimandjaro, dans la région du lac Natron, à proximité du Kenya. C'est un territoire volcanique au relief tourmenté, au sol sableux, et les traces sont beaucoup plus faciles à suivre. D'immenses troupeaux d'éléphants sont rencontrés. Le 27 Octobre la trace de deux rhinocéros est découverte dans le lit asséché d'une rivière. Après trois heures de pistage et de multiples détours les animaux sont repérés au bruit impressionnant de leur mastication, dans un taillis très sec et très épais. Ils sont approchés, très lentement et à bon vent, jusqu'à une distance de 40 mètres; le docteur Laurent et son guide sont alors à découvert; le plus gros des deux rhinocéros leur fait face, ronfle très fort et sans provocation, les charge de toute sa vitesse. Le docteur Laurent est contraint de tirer et l'abat. Puis les deux hommes échappent à la charge du deuxième rhinocéros en courant jusqu'à un arbre distant d'une centaine de mètres; au bout d'une vingtaine de minutes l'animal s'éloigne et le rhinocéros abattu peut être examiné. Il s'agit d'un très gros individu dont le cadavre est porteur de 4 profondes blessures, toutes infectées et telles qu'elles n'ont pu en aucune façon être provoquées par un accident naturel ou par un combat. Il s'agit d'abord d'une plaie sur l'arrière du crâne et la nuque (Fig. 1) longue de 10 cm, profonde de 10 cm, allant jusqu'à l'apophyse vertébrale, et due selon toute vraisemblance à un piège vertical; les autres plaies situées sur le poitrail, l'épaule et la fesse gauche, sont des coupures profondes avec décollement du cuir, probablement dues à des armes tranchantes (lances ?). Nous avons donc lieu de

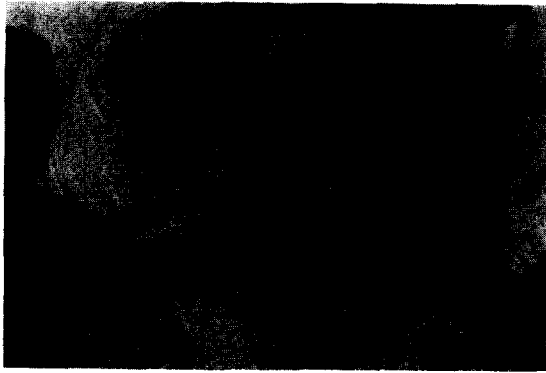


Fig. 1. Le cadavre d'un rhinocéros noir. On peut voir la plaie sur l'arrière du crâne et la nuque.

penser que même les Masai contribuent au braconnage: ne disposant pas d'armes à feu ils attaquent les rhinocéros avec des armes primitives qui ne peuvent, le plus souvent, que blesser et rendre furieux ces animaux. Il a été rapporté au docteur Laurent que dans certaines régions les indigènes utiliseraient des flèches empoisonnées. Le 29 Octobre le docteur Laurent et son guide explorent les berges du lac Natron et y découvrent deux cadavres de rhinocéros en putréfaction, récemment abattus à la carabine par des braconniers indigènes, et auxquels ne manquent que les cornes (Fig. 2).

Ces observations montrent que le braconnage paraît être établi sur tout le territoire tanzanien. De nombreux témoins ont rapporté que des équipes organisées et bien armées opéraient à partir de grandes villes telles que Arusha ou Moshi tandis que des braconniers, commerçants indigènes surtout, se sont implantés en pays Masai et parcourent la brousse à longueur d'année à partir des villages. Nous avons vu qu'il y a de fortes chances pour que les Masai eux-mêmes essaient de braconner avec des moyens certes plus primitifs mais que l'on peut craindre de voir s'étendre jusqu'aux parcs nationaux. Des renseignements locaux nous ont appris que les cornes de rhinocéros sont payées aux braconniers entre 40 et 50 dollars, soit environ 250 Frs. Une telle somme suffit pour assurer à un indigène une vie décente pendant au moins deux ans! On peut faire une comparaison édifiante avec la taxe d'abattage d'un rhinocéros mâle en Tanzanie, qui s'élève à 1150 dollars; il est donc évident que les 50 dollars ne représentent qu'une fraction infime de la valeur marchande réelle de celui-ci.

On ne connaît rien de précis sur les filières et les lieux d'acheminement des cornes ainsi obtenues; de nombreux témoins nous ont affirmé que la recrudescence du braconnage était liée à l'installation de ressortissants chinois en Tanzanie à partir de 1967,

sans qu'il soit possible de prouver cette accusation; on en retiendra néanmoins que le développement du braconnage est justement daté de 1967. Les braconniers, quels qu'ils soient, risquent peu, l'immensité du territoire en rendant le contrôle très difficile: un braconnier pris en flagrant délit risque au plus un an de prison. Les textes légaux en vigueur pourraient



Fig. 2. Un rhinocéros découvert aux berges du lac Natron, récemment abattu à la carabine, et auquel ne manquent que les cornes.

cependant être utilisés si les autorités responsables ne se désintéressaient pas aussi totalement de la question: toutes les fois que le docteur Laurent tenta d'aborder le problème avec les autorités locales, la discussion fut très vite écourtée, et les questions éludées. Une lettre détaillée expédiée au directeur du Department of Game, ministère de l'agriculture, Dar-es-Salam, n'a jamais fait l'objet d'une réponse. Nous avons l'impression très nette que tout le monde est averti mais que le sujet est tabou et que personne ne veut en parler; il ne nous a pas été possible de vérifier les nombreuses accusations de corruptions émises à l'encontre de certains gardes et de certains fonctionnaires du département de la faune sauvage de Tanzanie.

Quoi qu'il en soit une des plus grandes espèces animales, représentante d'un groupe zoologique très ancien qui était encore largement répandue dans tout l'ancien monde aux temps préhistoriques est aujourd'hui menacée d'une extermination stupide dans un pays où elle était naguère abondante. Ce danger, et le risque de sa propagation dans les pays voisins, nous amènent à publier le présent rapport afin que les

organismes internationaux de protection de la nature mettent tout en oeuvre pour l'enrayer.

H. M. LAURENT,  
37 rue Capitaine Julien,  
69140 Rillieux,  
France

&

CL. GUÉRIN,  
Université de Lyon,  
Centre de Paleontologie Stratigraphique,  
15-43 bd du 11 novembre,  
69621—Villeurbanne,  
France

#### BIRTH OF A BIRD SANCTUARY IN INDIA

India's capital of Delhi can boast, as almost no other capital in the world can do, that in less than an hour one can be watching pelicans, flamingos, cranes, and other impressive birds—all in the wild. There is a shallow lake just 40 km from Delhi, at Sultanpur, which offers this magnificent spectacle, and it has rightly been made into a sanctuary by the Haryana State Government.

Local bird-watchers discovered Sultanpur along a disused and seldom-frequented road. On a visit there it was not unusual to see over 100 species of birds, which is remarkable by any standards—even in India, with her great wealth of bird life. Sultanpur was taken for granted until some of the world's leading ornithological personalities went there. It was a crisp but sunny morning late in November in 1969 when Sir Peter Scott (Chairman of the World Wildlife

Fund), Mr Guy Mountfort (an International Trustee of the Fund and President of the British Ornithologists' Union), and Dr S. Dillon Ripley (Secretary of the Smithsonian Institution of Washington), went to Sultanpur. The pink glow of the flamingos was obvious from afar. The pelicans stood by the water's edge preening, and then sailed out like a fleet of majestic galleons. A flight of cranes passed overhead and landed on the far side of the lake among greylag (*Anser anser*) and bar-headed geese. Rafts of duck of many species up-ended, dived, or dozed on the placid waters. Herons hunched intently watching for fish. On each of the few trees was the lumpish form of an eagle. Painted storks (*Ibis leucocephalus*) and egrets paced through the shallows, and small waders scurried about. It was an idyllic scene.

On the way back to Delhi, Sir Peter Scott looked up from the book in which he was making notes and said: 'Should we not be doing something about this?' There was and could be no dissent, for in our world today such places as Sultanpur grow fewer and fewer. Unless efforts are made to save them now, the spectacles they offer may be lost for ever and our world will be poorer.

On behalf of the World Wildlife Fund and the International Union for Conservation of Nature and Natural Resources, Sir Peter Scott approached the Government of Haryana State, drawing attention to the importance of Sultanpur. The Prime Minister of India, Mrs Indira Gandhi, learned of the proposal and, being conscious of the need for conservation of nature, she gave it her full support. And so Sultanpur became a sanctuary for the birds, and for the pleasure of man.



Fig. 1. Pelicans and spoonbills at Sultanpur—a new sanctuary near Delhi. Photo: Peter Jackson, World Wildlife Fund, Morges.